

AVA DELLAIRA

dix-sept
ans 

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sébastien Baert*

Michel
LAFON

Titre original : *In Search of us*

© Ava Dellaira, 2018

Tous droits réservés

Publié avec l'accord de Farrar Straus Giroux Books for Young Readers,
une filiale de Macmillan Publishing Group, LLC.

© Éditions Michel Lafon, 2018, pour la traduction française

118, avenue Achille-Peretti

CS70024 – 92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.lire-en-serie.com

Pour mon mari, Doug Hall



Prologue

ANGIE

« Derrière chaque être vivant, il y a trente fantômes,
car tel est le rapport des morts aux vivants. »

Arthur C. Clarke, 2001, *L'Odysée de l'espace*

Le nombre des vivants va bientôt rattraper celui des morts. À l'époque d'Arthur C. Clarke, en 1968 plus précisément, ils étaient trente fois plus nombreux que nous. Aujourd'hui, les vivants se sont multipliés avec une telle rapidité que les fantômes ne sont plus que quinze fois plus nombreux que nous. Angie connaît les chiffres : il y a plus de sept milliards d'individus sur Terre, et cent sept milliards de disparus.

Le père d'Angie fait partie de cette dernière catégorie. Du moins le croyait-elle. Elle l'a souvent imaginé auprès d'elle, tel le chef de sa petite tribu fantôme, forte de ses quinze membres. Elle se le représentait comme il était sur la photo avec sa mère. On aurait dit qu'il avait le même âge qu'elle aujourd'hui : dix-sept ans. Musclé et élancé, avec un large sourire éclatant et la peau noire. Il porte une casquette de base-ball à l'envers, comme un blaireau des années 1990, se dit-elle. Sur la photo, lui et sa mère, Marilyn, sont au bord de l'océan. Sa mère a enfilé une salopette par-dessus son bikini. Des créoles étincelantes pendent à ses oreilles, et une longue chevelure dorée encadre son visage pâle. Appuyée contre lui comme si c'était la chose la plus naturelle au monde, elle rit aux éclats, la tête légèrement en arrière. Il la tient par les épaules. Derrière eux, l'étendue bleue de la mer semble se prolonger jusqu'au ciel.

Angie avait découvert ce cliché un an auparavant. Elle se préparait pour le dîner d'anniversaire que donnait

Sam Stone pour ses seize ans, fouillant dans les tiroirs de sa mère, partie au travail, à la recherche d'un rouge à lèvres. Pour une raison ou pour une autre, Angie poursuit son exploration. Elle se retrouva à tout retourner sans vraiment savoir pourquoi. Puis, au fond du tiroir à sous-vêtements, elle tomba sur une boîte en bois. Elle contenait une vieille enveloppe en papier kraft pleine à craquer. Et juste en dessous, la photo.

Angie contempla le jeune homme noir souriant qui lui rendait son regard, et même si c'était la première fois qu'elle le voyait, elle sut aussitôt que c'était son père. Durant une fraction de seconde, elle se demanda avec qui il était. En y regardant de plus près, elle comprit que, évidemment, cette jeune fille était sa mère. Elle semblait vraiment insouciante. Jeune. L'avenir devant elle. Heureuse.

Soudain, Angie sentit son cœur se serrer. Elle aurait été prête à tout pour extraire ce garçon de la photo. Faire de lui un homme. Son père. L'obliger à redonner ce sourire-là à sa mère.

Au contraire, elle tenta de s'introduire dans le cliché. D'imaginer ce à quoi cela aurait ressemblé de se trouver là avec ses parents. De deviner la chaleur du soleil sur sa peau et le parfum de l'océan. Quand bien même elle n'était jamais allée à la mer, elle croyait entendre, malgré leurs éclats de rire, le bruit des vagues dans le lointain.

Il reste à Angie une année de lycée, puis ce sera le grand saut. Elle n'a aucune idée de ce qu'elle veut « faire dans la vie », de là où est sa place. Ni même comment être à la hauteur de tout ce que sa mère a sacrifié pour elle. Lorsqu'une angoisse obscure et incertaine l'empêche de respirer, qu'un étai lui serre la poitrine, elle songe aux sept milliards d'humains vivant actuellement sur Terre. Ce nombre difficile

à appréhender lui permet de se détendre et de se sentir plus légère. Le genre de légèreté qui nous gagne après un fou rire, ou lorsqu'on veille un peu trop tard. Ou les deux. Elle n'est qu'une goutte d'eau dans un océan. Alors, qu'importe ce qu'une fille – Angela Miller – peut bien faire de son existence.

Angie se considère comme quelqu'un d'ordinaire, de quelconque. Elle aime : l'histoire et les sciences (notamment la biologie), la course à pied, les *grilled cheese* bien grillés voire un peu brûlés sur les bords, le football, le café à la crème de soja, les vinyles et écouter du hip-hop à fond dans ses écouteurs. C'est le genre de liste dont elle s'arme pour faire face à l'inévitable moment où on lui demandera qui elle est. Et pour ce qui est des sentiments qui bouillonnent en elle, elle a plus ou moins appris à les étouffer. Mais aujourd'hui, tout va changer.

La photo de ses parents à la main, Angie écoute *U Get Lonely* de Janet Jackson sur le Walkman qu'elle a acheté chez Goodwill pour 2,99 dollars. Le morceau figure sur une mixtape où on a inscrit au stylo bleu à demi effacé : « Pour Miss Mari Mack, je t'aime, James. » Les premiers rayons déjà brûlants du soleil ont chassé Angie sous la partie ombragée du perron. Des particules de coton volettent dans l'air étouffant, s'agglutinant dans les caniveaux comme les flocons d'une neige estivale. Elle a posé devant elle un grand sac de toile rempli de tee-shirts et de sous-vêtements dans lequel elle a soigneusement plié ses deux robes préférées ainsi que l'enveloppe de sa mère, et une liste des Justin Bell âgés de vingt-quatre à trente-cinq ans, ou d'âge inconnu, vivant à Los Angeles et dans ses environs. Marilyn est partie travailler il y a presque une heure. À son retour, sa fille sera partie.

Angie vit dans cette maison avec sa mère depuis le jour où cette dernière lui avait annoncé qu'elle avait une surprise après l'avoir récupérée à la sortie de sa classe de CM2.

– Qu'est-ce que c'est ? lui demanda Angie en voyant que Marilyn ne comptait lui offrir aucune des petites surprises habituelles : un Milky Way, des ours en gélatine, un livre pour enfants ou une boîte de crayons de couleur.

– Un peu de patience, lui répondit-elle. C'est la plus belle surprise que tu aies jamais eue.

Elle prit l'I-40, puis quitta l'autoroute pour s'engager dans la vieille ville d'Albuquerque, un quartier qu'elles fréquentaient uniquement lorsque Angie souhaitait se rendre au Muséum d'histoire naturelle. Elles allaient au musée ? Non, sa mère se faufilait dans les rues bordées d'immenses peupliers et de maisons couvertes de lierre. Et puis, en arrivant dans les faubourgs où les constructions se faisaient plus petites – des maisons de plain-pied en argile avec des jardins soigneusement entretenus –, elle s'engagea dans une allée. Petite et trapue, la bâtisse était coiffée d'un toit bleu.

Angie se tourna vers sa mère.

– Viens ! la pressa Marilyn, une pointe d'excitation juvénile dans la voix.

Angie la suivit jusqu'à l'entrée, où sa mère se mit à batailler avec son porte-clés. Chez qui allaient-elles ?

Quand elle eut déverrouillé la porte, Marilyn se tourna vers sa fille :

– Allez, entre. C'est chez nous.

Elle n'avait que dix ans, mais elle comprit aussitôt que sa mère lui offrait ce qu'elle n'avait jamais eu : une maison où grandir. Elles repeignèrent les murs ensemble : du bleu dans le salon, du jaune dans la cuisine. Du vert océan dans la chambre d'Angie.

Elle avait toujours aimé ses murs épais, qui gardaient la fraîcheur les matins d'été, ses voûtes arrondies, le canapé usé à motif cachemire où sa mère et elle veillaient tard le week-end pour regarder des comédies romantiques en dévorant du pop-corn saupoudré de parmesan ou en savourant une boule de glace dans leur soda.

Quand elle était petite, Angie croyait avoir le genre de mère que les autres enfants rêvaient d'avoir. Elle lui préparait les meilleurs déjeuners du monde, des sandwiches soigneusement tranchés en triangle, et lui cuisinait les meilleurs cookies qui soient pour les ventes de gâteaux de l'école. Les jours où Angie n'avait pas envie d'aller en cours, elle la tirait du lit en mettant *Dancing in the Street* à fond. Elles dansaient alors toutes les deux en pyjama, riant aux éclats. Sa mère décorait la maison pour chacune des fêtes, y compris le Nouvel An et Halloween. Tous les 4 Juillet, pour la fête nationale, elle confectionnait des *cupcakes* rouge, blanc et bleu et faisait des hot-dogs à la poêle. Elle achetait aussi des cierges magiques et, dès qu'il faisait suffisamment noir, elles sortaient toutes les deux dans le jardin et s'amusaient à écrire leur nom dans l'obscurité avec leurs baguettes scintillantes. Enfant, Angie n'avait jamais trouvé étrange qu'elles ne soient toujours que toutes les deux. Qu'elles ne soient jamais invitées à des barbecues. Que lorsque sa mère la déposait chez des amies, elle ne restait jamais discuter avec les autres mamans, qui s'adressaient souvent à elle d'un ton condescendant. Qu'aux réunions de parents d'élèves de l'école élémentaire Montezuma, elle soit la mère la plus jeune, et de loin. Et même si certains papas se montraient gentils avec Marilyn, celle-ci les évitait toujours pour aller chercher sa fille. Et quand sa mère avait fini par fermer sa porte à Manny, le premier (et seul) homme à venir dîner chez elles, Angie avait appris à accepter son absence.

Depuis toute petite, sa mère lui disait qu'elle était sa beauté, sa lumière, sa raison de vivre. Son précieux petit ange. Mais parfois, quand Marilyn croyait sa fille occupée à faire du coloriage ou à regarder la télévision, Angie la voyait regarder par la fenêtre, des larmes sur les joues.

En voyant la Jeep de Sam surgir à l'angle de la rue avant de venir se garer devant chez elle, Angie presse le bouton « stop » de son Walkman et ôte ses écouteurs. Elle imagine un instant la réaction de sa mère, découvrant la maison déserte ce soir, et manque de se raviser. Mais elle finit par ramasser son sac de voyage et se dirige vers la voiture.

Sam porte un tee-shirt blanc froissé, un bermuda découpé dans un pantalon de jogging qui pend le long de son corps mince et effilé, et des lunettes de soleil d'aviateur dans lesquelles elle distingue son reflet. Ses cheveux sont aussi indomptables qu'à leur habitude.

– Hey, dit Angie, regrettant de ne pouvoir voir ses yeux.

Le garçon se contente de la saluer d'un hochement de tête. Il lui prend son sac et le dépose sur la banquette arrière. Angie se hisse dans la voiture, jonchée de vieux emballages de burritos et où règne une vague odeur de cannabis. Au démarrage, le Cherokee des années 1990 que Sam a surnommé « Mabel » émet un grondement de mécontentement.

Alors qu'ils descendent la rue, Sam garde le silence et monte le son de l'autoradio. Angie jette un dernier coup d'œil à la maison qui rapetisse derrière eux. Puis elle baisse les yeux sur la jeune fille à côté de son père, sur la photo. Celle qui devait rouler vitres baissées, musique à fond, fendant la nuit et les embruns, les poumons pleins du parfum

de l'océan. Celle qui avait dû connaître la liberté, la vraie, la perspective d'une vie, une nouvelle vie sur le point de débiter. Celle qui devait savoir que l'amour rendait le monde tout petit, comme si tout était à sa portée.

Enfin, c'est ce qu'imagine Angie.



MARILYN

Dix-huit ans plus tôt

• • • • • Aujourd'hui, Marilyn a dix-sept ans. Elle contemple le reflet de son regard dans la vitre de la voiture, superposé à un homme qui, à l'angle de la rue, porte une pancarte « Vendez votre or », et à une femme qui pousse un Caddie chargé de bouteilles qui s'entrechoquent bruyamment. Ils passent devant une station-service où une bande de garçons coiffés d'une casquette à l'envers viennent d'acheter des cigares et des sodas. Ses cuisses collent à son siège, et elle sent de la sueur perler sur son front. La vague de chaleur qui s'abat habituellement sur Los Angeles à la fin de l'été est arrivée. Il fait au moins 38 degrés dehors, et la climatisation de la Buick des années 1980 pleine de cartons ne fonctionne plus.

– C'est temporaire, lui répète sa mère, Sylvie. En attendant de pouvoir faire une pause, tu vois ? Tu as ton rendez-vous avec L.A. Talent dans quinze jours.

Marilyn hoche la tête sans se donner la peine de se tourner vers sa mère.

Sa dernière audition (où elle devait incarner un des membres d'une famille de quatre personnes partie acheter une télévision) fut catastrophique. Elle en avait compris les enjeux, et toute la matinée, assise dans la salle d'attente avec les autres filles, elle avait eu la boule au ventre et s'était sentie nauséuse. Elle avait tenté de se concentrer sur son livre,

L'Album blanc, de Joan Didion, mais impossible d'aller plus loin que le premier paragraphe où elle relisait sans cesse la même phrase : « Nous nous racontons des histoires pour pouvoir vivre. » Face à la caméra, elle avait du mal à respirer.

Lorsque sa mère vint la chercher, Marilyn s'abstint d'évoquer le sentiment de panique et les vertiges qui s'étaient emparés d'elle, l'assistant qui lui avait apporté un verre d'eau en lançant un regard qui en disait long au réalisateur. Elle supporta la profonde déception de Sylvie – les sourcils froncés tant elle était tendue – quand, une semaine plus tard, leur dîner à base de plats surgelés basse calories fut interrompu et que sa mère apprit qu'elle avait de nouveau échoué. En raccrochant, Sylvie se tourna vers la baie vitrée qui donnait sur la piscine et ses transats en plastique. Marilyn poussa un morceau de brocoli revenu à la poêle sur le bord de son assiette.

Après un long silence, Sylvie se servit un troisième verre de vin blanc, puis se tourna vers Marilyn.

– C'est le désert ici, vraiment. Je me disais qu'on pourrait se rapprocher de Hollywood, de là où tout se passe, dit-elle un peu trop gaiement. Enfin, qui sait, tu pourrais peut-être même croiser un directeur de casting au supermarché.

Comme si elle ne cherchait pas à fuir l'appartement dont elle n'avait pas payé le loyer depuis des mois.

Marilyn sait que sa mère serait prête à mettre les fesses de sa fille en quatre par trois sur tous les panneaux publicitaires de la ville, si tant est que l'argent qu'on lui remettrait leur permette de s'installer dans une maison flambant neuve dans les collines au-dessus de la ville, au-dessus de tout, et où, elle en est convaincue, elles seraient à leur place. D'après Sylvie, une nouvelle vie, une vie meilleure, les attend au coin de la rue, et la porte qui donne sur l'avenir est à portée de main.

Enfant, Marilyn croyait sans doute aux rêves de sa mère, mais cela fait des années qu'elle a claqué la porte imaginaire de Sylvie et qu'elle a renoncé à même l'écouter. La jeune fille s'accroche désormais à l'idée qu'il ne lui reste plus qu'un an avant ses dix-huit ans, son départ à l'université, et le début d'une existence qu'elle mènera enfin pour elle. Elle imagine l'avenir comme un petit diamant de lumière au bout du tunnel. Elle a appris à fixer son regard dessus, à tout faire pour s'en approcher, à se focaliser sur cette lueur d'espoir.

Un automobiliste klaxonne derrière Sylvie qui bloque le trafic en voulant tourner à gauche sur Washington Bld. Marilyn, elle, est accaparée par les rues que l'on dirait brûlées par le soleil, le fumet de viande provenant d'un marchand de tacos ambulants qui se mélange au léger parfum de l'océan, et les couleurs vives du bougainvillier qui pousse le long d'un grillage.

Indifférente aux coups de klaxon, Sylvie finit par engager sa Buick sur South Gramercy Place. Marilyn reconnaît vaguement la rue résidentielle bordée d'immeubles décrépits. « Petite caution », indique une affiche. Elle remarque une jardinière rouge accrochée à une fenêtre, et une corde à linge sur laquelle des vêtements flottent au vent comme autant de drapeaux. En bas, un homme adossé au bâtiment tire sur sa cigarette.

– Regarde, Marilyn, on voit l'inscription, d'ici.

Lorsque Sylvie se tourne sur son siège pour lui montrer les lettres « H.O.L.L.Y.W.O.O.D. » sur la colline qui se dresse fièrement à l'horizon au milieu du nuage de pollution dû à la chaleur estivale, la voiture fait une embardée.

– Hmm.

Marilyn fait de son mieux pour ne pas tenir compte du sentiment d'effroi qui la gagne, alors qu'elles continuent à longer la rue, avant de se garer devant le 1814, un petit immeuble d'un étage, à l'angle. Sa façade en stuc rose s'effrite ; dans son jardin mal entretenu quelques orangers parviennent néanmoins à survivre.

Dans l'appartement du dessous, une radio diffuse la voix de Lauryn Hill. « *How you gonna win*¹... » Sylvie cherche la clé sous le paillason, les boucles de sa chevelure teinte en blond collent à la sueur sur ses joues pâles. En entrant, assaillie par une odeur familière, un curieux mélange de cigare, de Febreze et de viande cuite, Marilyn a l'impression de remonter dans le temps.

Dans la pièce, le mobilier est disposé au petit bonheur la chance : le canapé est légèrement de guingois par rapport au mur, et la table basse, sur laquelle un bocal à bonbons déborde d'emballages de caramels mous, vient buter contre. En cette fin d'après-midi, les rayons du soleil s'infiltrèrent entre les barreaux de la fenêtre, projetant des taches de lumière sur l'épaisse moquette.

Durant un long moment, elles demeurent toutes deux immobiles.

– Bon, ça aurait pu être pire, finit par lâcher Sylvie avec un sourire forcé.

Marilyn regrette de ne pas avoir pu faire mieux. De ne pas être parvenue à figurer dans une publicité supplémentaire, ce qui leur aurait permis d'échapper à ce genre d'endroit.

Dans la chambre minuscule qui fut jadis la sienne et qui le sera de nouveau, Marilyn ouvre la fenêtre, laissant pénétrer une bouffée d'air brûlant. Il est déjà dix-sept heures passées,

1. « Comment comptes-tu gagner ? »

mais il fait toujours aussi chaud. Dans le lointain, elle aperçoit une rangée de palmiers faméliques dont la cime vacille. Trouvant qu'ils ressemblent à des soldats, les derniers encore debout sur le champ de bataille de la ville, elle lève les mains en formant devant ses yeux deux « L » face à face, imitant le cadre d'une photo. Avec un clin d'œil – en guise d'obturateur –, elle fige l'image dans son esprit.

– Tu es magnifique.

La voix de Sylvie la fait sursauter. En se retournant, elle s'aperçoit que sa mère l'admire depuis le seuil de la porte, tandis que la radio d'en dessous passe une publicité et qu'une voix recommande « deux fois plus de plaisir, deux fois plus d'amusement ». Soudain exténuée, Marilyn rêve de pouvoir s'écrouler par terre.

Tandis que Sylvie s'approche pour la prendre par les épaules, Marilyn se rappelle le jour, il y a maintenant près de dix ans, où elles sont parties de chez Woody pour emménager dans l'appartement alors tout neuf qu'elles viennent de quitter, dans le comté d'Orange.

Sylvie adorait la piscine et la moquette neuve, mais ce que préférait Marilyn, c'était son absence d'odeur. Elle était dans sa chambre en train de ranger soigneusement ses vêtements dans une nouvelle commode rose quand sa mère l'appela en hurlant.

Se précipitant dans le salon, elle découvrit sa mère en larmes, et son visage à la télé. À l'écran, Marilyn ouvrait la boîte d'un My Little Pony et en tirait un bracelet orné de pierreries, s'exclamant : « Il y a une surprise pour moi ! » avant de déposer un baiser sur la tête de Twilight Sparkle. Le fait de se voir la mit mal à l'aise. Ce n'était pas elle, si ? Pas vraiment. Non. Elle voulut s'éloigner du téléviseur, mais quand Sylvie l'attira à elle et lui chuchota d'un ton débordant d'admiration : « Tu es magnifique. Mon bébé. Tu passes

à la télé ! », elle ne put s'empêcher de savourer la fierté de sa mère.

À présent, Marilyn s'attarde dans les bras de sa mère, noyée dans son parfum. Eternity de Calvin Klein ? Puisant chaque jour dans la réserve d'échantillons de Macy's, où elle passe ses journées à tenter de convaincre ses clientes que les flacons de Chanel ou de Burberry sont des potions suffisamment puissantes pour faire d'elles les femmes qu'elles rêveraient de devenir, Sylvie lui fait penser à un kaléidoscope de fragrances.

– Tout va bien se passer, tu verras, déclare Sylvie, sûrement pour s'en convaincre elle-même. (Elle libère sa fille aussi soudainement qu'elle l'a enlacée.) Allons décharger la voiture maintenant. Comme ça, on aura du temps pour ton dîner d'anniversaire.

Marilyn voit bien que sa mère fait des efforts, encore plus qu'elle, pour éviter de s'écrouler.

– Super, lui répond-elle avant de l'embrasser sur la joue.

Transporter tous ces cartons à l'étage prend du temps. Lorsque le soleil commence à se coucher et que la lumière du jour faiblit, la Buick est déjà vidée aux deux tiers, et elles sont toutes deux poisseuses de sueur, bataillant avec l'un des cartons les plus lourds, celui qui contient les livres de Marilyn.

Gravissant l'escalier à reculons, les muscles des bras en feu, Marilyn aperçoit la silhouette d'un homme – grand, large d'épaules, la peau noire, tête baissée –, qui traverse la rue dans leur direction. Elle souffle pour repousser une mèche de cheveux de son visage et regrette de ne pas avoir les mains libres, car elle aurait bien aimé prendre une « photo » de lui pour l'immortaliser en esprit lorsqu'il passe sous un jacaranda, sur un tapis de pétales violets.

Le voyant approcher de leur immeuble d'un pas preste, elle s'aperçoit qu'il doit avoir à peu près le même âge qu'elle : s'il a la carrure d'un adulte, il a encore le regard naïf d'un petit garçon. Il est en short, baskets et tee-shirt blanc trempé de sueur. Son bras gauche est couvert de tatouages.

– Marilyn ! Concentre-toi ! Ce n'est pas le moment de rêvasser. Pas pendant qu'on transporte un chargement de briques, se plaint Sylvie.

Et, peut-être à cause du bruit qu'elles font, il s'aperçoit en se retournant que Marilyn le regarde fixement. Sans le quitter des yeux, elle continue à batailler avec le carton, parvenant à gravir une marche supplémentaire.

Il détourne le regard, mais après un bref instant d'hésitation, va les rejoindre dans l'escalier.

– Vous avez besoin d'aide ?

Sa voix est différente de ce qu'elle imaginait. Plus douce, plus réservée. En ce début de soirée, elle est parfaitement assortie au bleu délicat du ciel.

– Mon Dieu, oui ! Vous êtes adorable. Quelqu'un a dû nous envoyer un ange !

Sylvie, pas du genre à refuser l'aide des autres, lâche aussitôt le carton.

– Je m'appelle Sylvie, et voici ma fille Marilyn. C'est son anniversaire.

Marilyn est ravie d'être en plein effort, au moins elle peut rougir sans s'en soucier.

– Joyeux anniversaire, dit-il simplement.

Elle a l'impression de sentir la chaleur qui irradie de son corps.

– Merci.

Elle lève les yeux vers les mouettes qui planent en altitude, sous les nuages roses. Elle tente de détourner à tout prix le regard de son tee-shirt, plaqué contre son corps musclé.

- Et vous êtes ? demande Sylvie.
- James.
- James. Rassurant de savoir qu’il y a un grand gaillard dans l’immeuble.
- Vous emménagez ?
- Oui, oui. On est à l’étage. Ma fille étant actrice, on s’est dit qu’il valait mieux se rapprocher de Hollywood.

Marilyn sait combien cela doit lui sembler idiot : ce n’est évidemment pas une véritable actrice, sinon elles n’emménageraient pas là. Mais James se contente de hocher la tête avant de soulever le carton, son corps si proche du sien que, l’espace d’un instant, elle perçoit le parfum de sa peau. Même si elle l’entend souffler, elle ne distingue sur son visage aucune trace d’effort pendant qu’il porte les livres jusqu’à l’appartement.

- On en a encore quelques-uns dans la voiture. Ça ne vous dérangerait pas de..., énonce Sylvie plus qu’elle ne le lui demande.

Marilyn grimace.

- Non, pas de souci, répond James sans qu’elle puisse déterminer s’il est agacé ou non.

Sylvie reste à l’intérieur, faisant mine d’être occupée à déballer, mais Marilyn le suit dans l’escalier avec les cartons les plus légers, déterminée à participer à l’effort. Il va deux fois plus vite qu’elle et ne croise jamais son regard.

Dès qu’ils ont terminé, Sylvie le remercie de nouveau, et Marilyn descend derrière lui pour fermer la voiture. Le ciel commence à s’assombrir, et la chaleur de la journée fait soudain place à la fraîcheur nocturne du désert. Ses vêtements encore trempés de sueur, elle se sent parcourue par un frisson.

En bas de l’escalier, il se tourne vers elle.

– Alors, tu as quel âge ?

Pendant un bref instant, Marilyn est perplexe, puis elle se rappelle que c'est son anniversaire.

– Dix-sept ans.

Il hoche la tête.

– Moi aussi.

Elle se tourne vers le trottoir jonché de détritrus : une bouteille de Coca, une canette de bière écrasée et, comme par hasard, un sachet Carl's Jr. La dernière publicité dans laquelle elle a tourné, il y a cinq ans, est justement un spot pour cette chaîne de fast-food. On ne peut pas vivre éternellement avec ce genre de cachet.

– Tu viens d'où ?

– Du comté d'Orange. On va de nouveau vivre chez mon oncle. On habitait là, la première fois qu'on est venues à L.A.

– Tu es actrice ?

– Non, pas vraiment. Ma mère aimerait bien. J'ai tourné dans deux ou trois pubs, il y a une éternité... C'est son truc, mais ça fait si longtemps que je joue le jeu que j'imagine que c'est devenu une routine.

– Ouais, je vois ce que tu veux dire. Enfin, on doit parfois donner une certaine image pour faire plaisir à ceux qu'on aime. On ne peut pas toujours être soi, malheureusement.

Marilyn acquiesce. Elle sent l'odeur d'un dîner qui mijote non loin et entend une sirène dans le lointain.

– Merci encore de nous avoir aidées.

– De rien. (Elle lui sourit, et pour la première fois, il semble vraiment la regarder.) À un de ces jours, ajoute-t-il.

Quand elle le voit entrer dans l'appartement juste en dessous du leur, elle se sent parcourue par un nouveau frisson, les sens curieusement en alerte. L'immeuble du 1814, South Gramercy lui paraît soudain magnifique.



L'oncle de Marilyn ne semble guère ravi de les voir quand il rentre, une heure plus tard. Marilyn est en train de déballer de la vaisselle, et Sylvie au téléphone avec Domino's Pizza. Mince avec un peu de ventre, Woody a une longue chevelure grisonnante retenue en arrière par une queue-de-cheval.

– Salut, les filles, dit-il sèchement. Bienvenue chez vous.

Sylvie raccroche et se tourne vers lui.

– Oh, merci de nous accueillir, lui dit-elle de sa voix la plus suave.

– Tu étais la femme de mon frère, lui fait-il mollement remarquer.

Sylvie parvient très bien à dissimuler sa grimace, mais Marilyn la remarque quand même. À son crédit, Woody a accepté de laisser sa chambre à Sylvie et de dormir sur le canapé. Minuscule, celle de Marilyn a manifestement surtout servi de lieu de stockage pour des cartons qui encombrant désormais le couloir.

– Comme je te l'ai dit, ajoute aussitôt Sylvie, ce n'est que temporaire. En attendant, nous serons de charmantes colocataires. L'appartement sera nickel chrome, tu n'auras aucun souci à te faire.

– J'adore ton gratin de patates, lui rappelle Woody.

– J'ai prévu de t'en faire un dès demain. Pour ce soir, je viens de nous commander des pizzas. Tu sais, c'est l'anniversaire de ta nièce. Elle a dix-sept ans aujourd'hui, lui souffle-t-elle.

Woody se tourne vers la jeune fille et l'examine de la tête aux pieds. Depuis qu'elles ont déménagé, elle ne l'a vu qu'à quelques reprises. La dernière fois, c'était il y a deux Noëls, quand il est descendu dans le comté d'Orange avec un pack de douze bières et qu'il s'est assoupi sur leur canapé.

– Eh bien, dit-il, tu as drôlement grandi depuis que tu es partie. Même depuis la dernière fois que je t’ai vue. Attrape-moi une bière, tu seras gentille.

Elle se dirige vers le réfrigérateur, en tire une bouteille de Miller Lite glacée qu’elle presse brièvement contre sa joue. Elle se sent un peu fiévreuse. Même si la température a bien baissé, dehors, l’appartement de Woody semble avoir conservé la chaleur accumulée durant la journée.

– Prends-en une, si tu veux. C’est ton anniversaire, après tout, ajoute-t-il.

Elle n’en fait rien.

La pizza livrée, Sylvie insiste pour y planter les bougies d’anniversaire qu’elle est parvenue à retrouver dans l’un des cartons. Marilyn se penche au-dessus des flammes qui commencent à faire couler un peu de cire rose sur le fromage. *Je souhaite qu’en ce jour, l’année prochaine, je sois loin d’ici, à la fac, à New York, et que je puisse enfin vivre ma vie...* Mais, en fermant les yeux pour souffler les bougies, c’est James qu’elle voit derrière ses paupières, son visage l’attirant à lui avec la puissance d’une lame de fond.

Étendue dans le petit lit grinçant sous un drap My Little Pony que sa mère lui a acheté il y a des années, Marilyn entend des voix étouffées par sa fenêtre. L’une d’elles lui semble être celle de James, et l’autre celle d’un enfant. Elle tend l’oreille pour tenter de déterminer la teneur de l’échange, mais ils discutent doucement et elle ne distingue que quelques paroles : « Nana... chaussures... promis... » Et un éclat de rire lointain.

Quand les voix se taisent, elle est de nouveau seule dans le néant de la chambre où elle a jadis passé ses premières nuits blanches. Elle lève les yeux vers le motif familier au plafond, tandis qu’un hélicoptère décrit des cercles au-dessus du

quartier. Puis, un peu plus tard, elle entend de la musique. Elle croit reconnaître la mélodie et la voix douce qui s'élève dans la nuit. « *Try me, try me*¹... » Elle imagine James écoutant le morceau dans son lit, et la musique devient un pont invisible entre eux. Puis elle s'endort enfin, partageant sa chanson.

• • • • • Marilyn se réveille en sueur, les premiers rayons du soleil illuminant la pièce. Dehors, un marchand de glaces joue en boucle la même rengaine. Le cœur serré, elle passe en revue les cartons éparpillés dans sa chambre. Elle prend une profonde inspiration, puis lève les mains et cligne des yeux pour photographier les déchets de son existence.

Elle avait découvert son amour de la photographie en rejoignant l'équipe chargée de l'annuaire des élèves l'an dernier. Principalement pour avoir une activité extrascolaire à ajouter à sa candidature à l'université. Mais, plutôt que de se limiter à ses camarades, elle se retrouva rapidement à utiliser le 35 mm de l'école dès que l'occasion se présentait : un enfant qui se débat pour se libérer de la poigne de son père, une fillette qui glisse une fleur blanche derrière son oreille, les traînées laissées par un avion dans le ciel bleu clair, Sylvie se mettant du vernis sur les orteils sur son transat en plastique au bord de la piscine... Lorsque Marilyn regardait dans son objectif, le monde qui l'entourait prenait la peine

1. « *Essaie-moi, essaie-moi*... »

d'être vu. D'être immortalisé. Elle commença à se rendre à la bibliothèque pour parcourir des livres consacrés à la photographie, étudiant le travail de Robert Frank, Carrie Mae Weems, Sally Mann et Gordon Parks. Elle avait découvert qu'en apprenant à ouvrir l'obturateur au bon moment, on pouvait transformer n'importe quoi en œuvre d'art. Bien sûr, à la fin de l'année, elle dut rendre l'appareil photo. Sans lui, elle commença à prendre des clichés mentaux. Un effort nécessaire pour entretenir le lien essentiel au monde qui l'entourait.

Quand Marilyn se faufila hors de sa chambre, elle tombe sur Woody qui, torse nu, fume le cigare, planté devant un vieil ordinateur, le logo « Planet Poker » au-dessus d'un tapis vert et de quelques joueurs animés.

– Bonjour, le salue-t-elle.

Il tousse.

– Mince, répond-il avec un certain agacement dans la voix, évite de me parler quand je travaille. Il faut que je reste concentré.

– Pas de sou..., commence-t-elle, mais en voyant sa tête, elle comprend qu'il vaut vraiment mieux qu'elle se taise.

Depuis qu'elle le connaît, Woody gagne sa vie en jouant aux cartes, mais apparemment, son « travail » s'étend désormais au poker en ligne. La première fois qu'il était venu à L.A., il avait décroché un boulot à l'usine Ford, lui avait expliqué sa mère, un jour. Mais, à la fermeture de l'établissement, il s'était mis à jouer à temps plein, espérant devenir le prochain Amarillo Slim, qui, après avoir remporté une édition des World Series of Poker, avait été invité dans de nombreux *talk-shows*, séduisant le pays avec son accent traînant du Texas.

Marilyn range dans sa poche le billet de vingt dollars que Sylvie a glissé sous sa porte, accompagné d'une liste de courses pour le dîner. Elle sort, savourant le contact d'une légère brise contre sa peau. Il règne dans l'atmosphère brûlante une odeur de fleurs et de pots d'échappement. N'ayant aucun souvenir d'où se trouve le magasin le plus proche, elle se met à déambuler au hasard, avant de finalement tomber sur une épicerie, où elle achète tous les ingrédients que lui a demandés sa mère pour le dîner, plus un Coca-Cola mexicain¹ et une banane, son petit déjeuner. Lorsqu'elle rentre, une heure plus tard, elle est en sueur et toute collante. En traversant la rue en direction du 1814, elle voit James sortir de l'immeuble, torse nu, une mangeoire à colibris à la main. Quand il s'apprête à la suspendre près d'une fenêtre, elle remarque les contours noirs d'un tatouage d'oiseau sur son omoplate gauche. Instinctivement, elle dépose ses gros sacs et lève les mains, cadrant son dos taillé en « V », l'oiseau sur son épaule, un véritable colibri voletant avec hésitation quelques mètres au-dessus. À l'instant même où il s'apprête à se retourner, dès qu'elle aperçoit son regard, elle cligne des yeux et prend une photo mentale.

Il lui faut une fraction de seconde pour réintégrer la réalité et comprendre à quel point elle doit passer pour une folle, au bord du trottoir, à regarder James entre ses doigts. Elle baisse rapidement les mains et le salue. Les sourcils froncés, il lui rend son salut. Son regard lui donne l'impression d'être nue, comme si, d'un simple coup d'œil, il pouvait transpercer toutes ses défenses.

Lorsqu'il se retourne pour rentrer, le colibri qui voletait au-dessus de lui s'approche de sa mangeoire, ses fragiles petites ailes vrombissant.

1. Coca-Cola au sucre de canne et non au sirop de maïs.